

Entretien avec Jacqueline REMY

15 décembre 2017 · *Jacqueline Remy qui fait vivre LA CHRONIQUE L'OEIL DU GROUPE sur FB publie aujourd'hui ce texte qu'elle m'a demandé de rédiger pour parler de mon travail. Il est un peu (trop) long et fait suite aux textes que j'ai écrits pour les autres jours de la semaine. Mes "Confessions" en quelque sorte...*

« Jean-Paul Schmitt est un artiste complet. Il joue avec les mots comme avec ses couleurs avec talent mais surtout avec une très grande sensibilité pour la vie sous toutes ses formes. » *Jacqueline REMY*

Quelles sont vos inspirations et quels sont les prétextes de vos créations ?...

Chez moi, les mots viennent après la peinture. Ils apportent des ombres et des lumières que, peintre, je n'ai pas voulu donner par des couleurs pour que le poète puisse annoter sa propre partition intérieure et composer une nouvelle et troisième œuvre. Harmoniques de rangs successifs créés afin qu'advienne l'ultime transformation, la seule œuvre qui vaille : celle qui naît dans celui qui contemple pour vibrer enfin dans le for intérieur du tout Autre.

Je peins des portraits et des personnages, des scènes qu'on dit de genre, des paysages que certains qualifient de fauves, des nus que l'on appelle pudiquement des académies pour éviter aujourd'hui la censure et des natures que l'on dit mortes et que l'on ferait mieux d'appeler des vies immobiles.

Personnages, portraits, histoires d'instant...

Persona, per-sonare.

Son qui traverse le masque...

J'aime passer derrière le masque et, dans le silence de la peinture, donner à sentir plutôt qu'à voir.

Mes lectrices rêvent, songent, s'assoupissent. Elles m'emportent dans leurs lectures. Je m'assois à côté d'elles sur des coussins épais et je lis par-dessus leurs épaules rondes. Je lis en elles. Elles lisent en moi. Elles sont des prétextes à mes histoires intimes.

Des histoires à foison : une fillette princesse au béret rouge attend de grandir ; Yannis s'étale en riant et tantôt me montre son pied, tantôt un violon ou une mandoline ; un jeune homme soutient un vieillard qui marche dans la ville à pas précautionneux ; une femme à la Toulouse Lautrec traîne sa gueule de bois ; une femme nue sur un fauteuil regarde mademoiselle M qui dévoile ses dessous ; une jeune fille s'apprête à jouer du saxo ; Saul passe de l'autre côté du miroir ; Anne épluche une orange ou dépose ses emplettes ; un modèle se dévêt pour la pose ; au bar du cinéma d'Uzès on papote, un petit farceur tire sa langue ; dans un café brun d'Amsterdam une serveuse discute avec une cliente amie ; dans un bar de la Croix-Rousse on refait le monde ; Anne, muse et modèle, rêve en lisant la quatrième de couverture...

Les seules natures mortes que j'ai peintes sont celles que j'ai tuées.

J'essaie plutôt de peindre la vie immobile des choses et je préfère à l'appellation « Natures mortes » celle, anglaise, de « Still Life » ou celle de Vasari « cose naturali », choses naturelles. Il y a dans l'objet autant de vie que dans un paysage ou dans un sujet humain si l'on veut bien ne pas ramener la vie à la pensée ou au mouvement. Et quand bien même le ferait-on pourquoi passer par pertes et profits les songes, les souvenirs, les gestes et les émotions de celle ou de celui qui regarde l'œuvre se fondre en lui ?

On devrait parler de « Natures vives ».

Nature vive qui sourd, irréprouvable, venue de l'absence de tout commencement. Nature vive de l'instant de ma création ou de la vôtre, dans l'instant où vous ou moi nous la regardons. Nature vive qui court sans cesse depuis les glaces jusqu'aux magmas en fusion. Qui fluctue, résonne, chante, vibre, oscille, se cache et se dévoile des millions de fois à chaque souffle. Qui se donne, s'auto-révèle sans cesse, dans chaque regard posé, relié. Nature vive partout et toujours. Éternelle. Nature vive qui est vie. Vie qui est tout sauf l'absurde séparation entre vous et moi, entre un soi-disant sujet et un non moins soi-disant objet.

Peindre un paysage c'est pour moi, plus que pour toute autre peinture sur le motif, peindre le Réel.

Le paysage manifeste la conscience. Une conscience qui n'est pas conscience de quelque chose mais qui est plutôt la source de toute conscience, de toute perception, de toute sensation, de toute pensée. Il est le doigt du sage qui la montre. Il témoigne d'un esprit-source qui est bien plus que celui des hommes, si tant est qu'ils en aient un en propre. Le paysage est bien davantage que l'immobilité des pierres, la course des nuages ou le vol des oiseaux. Il est bien plus que la musique du vent, le chant des oiseaux.

La lumière, fut-ce celle de la nuit, est la marque sacrée de cet infiniment plus.

Peindre un paysage c'est d'abord réaliser qu'il n'y a pas de sujet ni d'objet regardé. Il faut pour cela, dans le silence de l'atelier et avec le sentiment d'une irrémédiable et dramatique imperfection, tenter d'entrevoir l'unité en se décalant du croquis pris sur le vif ou de la photographie, en faisant un pas de côté par rapport aux premières grandes lignes faites sur la toile. Oublier un peu de ce bleu pâle du ciel, de ce vert des feuilles, du gris brun des ombres sur le chemin. Faire danser les couleurs dans l'intime. Rester dans cet entre-deux délicat situé entre la forme et l'émotion que la forme fait naître. Dans le présent de l'être qui peint, poser des couleurs vives comme la lumière, chaudes comme la passion et en même temps veiller à rester dans la sérénité de cet entre-deux, de cet instant-communion...

Mes ciels ne sont pas toujours rouges, il s'en faut de beaucoup. Mais j'aime les ciels forts. Ils sont souvent d'un bleu profond, intense, parfois turquoise, rarement gris, souvent sans nuages et mes paysages sont rarement sans ciel sauf à traduire la proximité des monts ou la courbe prononcée des collines.

Un expert me disait un jour « vos paysages sont plutôt 'fauves' : ciels puissants, couleurs fortes, contrastes lumineux... ». Du fauvisme, ils n'ont pas gardé autant de cette simplification qui va mener ensuite vers l'abstraction. Je crois cependant que dans ma façon, comme souvent en peinture, l'énergie que permet la touche au couteau laisse par endroit des simplifications très abstraites. Peut-être aussi ai-je gardé le goût des à-plats et

les cernés de cette période féconde.

J'éprouve une tendresse particulière pour les paysages de mes Monts du Lyonnais et tout particulièrement pour ceux de Saint Martin en Haut, mon village. « Mes Monts », possessif que j'utilise à rebours tant ce sont eux qui me possèdent. Leur tendresse, les courbes de leurs collines et les lacets des sentiers, leurs damiers, la trace des hommes qui les jardinent et les dessinent entre bois, haies, pierres dressées, crêts, moulins, rivières, autels celtes et antiques chemins ligures m'émeuvent au plus profond.

Ils disent la résistance et la pugnacité, celles des hommes et celles de la terre qui nourrit. Hameaux, fermes et bourgs boutonnent leurs parures de prés et de champs. Leurs habits de couleurs changent à chaque heure du jour, à chaque saison. Une joie calme se glisse entre les couches de peinture quand je les recrée et quand, aux heures des sonnailles de bêtes ou d'églises, je pose sur le lin ou le papier l'image d'éternité qu'ils m'offrent.

Quel peintre connu auriez-vous aimé être ?

Difficile de répondre : à chaque retour d'exposition, à chaque lecture d'un livre d'art, à chaque reportage filmé sur la vie et l'œuvre d'un peintre la fièvre me prend et il me faut décanter les impressions fortes qui m'ont percé le cœur et l'esprit. Je me souviens d'avoir pleuré en entrant dans la pièce où face à moi était accroché « Intérieur au violon » de Matisse, de ma méditation longue et silencieuse devant un outre-noir de Soulages, de la douceur des arbres et des intérieurs de Truphémus que j'ai connu et qui vient de nous quitter. J'aurais aimé peindre comme Van Gogh, Cézanne ou Van Dongen. Les Fauves et les impressionnistes me régaleront.

Je suis ébahi par le savoir faire d'aquarelliste et de graveur de Zorn. J'aime la lumière chez Hopper sans garder de lui les solitudes qui m'oppressent. Je rêve encore des clairs-obscur du Caravage et de Stomer, ces peintres que j'ai copiés ou détournés parfois. Il me faudra cent vies de plus...

Quels sont vos rapports avec les galeristes et le monde de l'Art ?

Quelques galeristes ont pris les risques d'exposer l'inconnu que je suis et deux ou trois sont devenus des amis. Ce sont des petites galeries. La plupart des autres que j'ai autrefois parfois sollicitées – je n'aime pas faire cela, j'ai l'impression de mendier – ont leurs artistes attitrés. Je ne demande plus.

Quant à l'art conceptuel j'ai vu des installations qui, parfois, trop rarement, m'ont fait entrer dans un univers nouveau, mais j'aime que la première impression soit sensible plutôt que mentale. Duchamp n'est pas ma tasse de thé et les Fonds Régionaux d'Art Contemporain sont par leurs excès les fossoyeurs des artistes peintres...

Comment voyez-vous votre façon de peindre ?

Question difficile pour celui qui fait et que je suis. Qui se vit comme un artisan créateur. La réponse est dans le regard et le cœur de celui qui regarde, qu'il soit expert ou amateur. J'essaie, en me nourrissant des maîtres et de ma vie, d'aller vers une expression figurative qui soit de plus en plus expressive d'une émotion calme et de sérénité. Je structure mes œuvres en essayant des équilibres de couleur et de composition où les lignes de force, les

lignes de fuite, les espaces colorés en à-plats jouent une partition qui soit en harmonie entre elles et avec ce que je ressens quand je peins.

Comment circulent les couleurs, les lignes, les formes ?...

J'essaie de traduire une ambiance qui n'est ni tout à fait hors de moi, ni tout à fait en moi. J'ai l'impression que c'est cela qui arrive, parfois, à faire partager un moment de vie authentique qui frôle le cœur et la mémoire de celui qui regarde l'œuvre. J'essaie de saisir mon sujet sans le déranger, comme si j'étais ailleurs. J'essaie de donner une vie particulière, nouvelle, pour trouver une proximité entre la toile et le spectateur.

Pour cela je tente des effets d'ombres et de lumière, des couleurs et des tonalités plus ou moins intenses et qui vibrent étonnamment avec l'intime en moi comme des harmoniques, des rapprochements parfois paradoxaux entre inanimé et animé, entre personnages et natures vives, des distorsions très légères de perspective pour rompre un tout petit peu les équilibres. J'essaie, en titrant mes œuvres, de montrer un début de chemin pour entrer dans mon territoire coloré et mener si possible celui qui regarde vers un pan peut-être enfoui de sa mémoire. Une façon d'abstraire le figuratif...

J'essaie de traduire l'ambivalence du Réel, entre existence vraie et pose artistique, entre la réalité du sujet qui existe hors du tableau et l'autre forme de réalité de ce même sujet une fois intégré à la toile. J'essaie d'arrêter un instant le temps et je rêve d'atteindre cette relation poétique où l'intime – celui du spectateur et le mien - se fondent.